

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Taylor, Drew Hayden. Le baiser de Nanabush

Pauline Brise

Volume 17, numéro 1, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069232ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2493>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brise, P. (2020). Compte rendu de [Taylor, Drew Hayden. Le baiser de Nanabush]. *Voix plurielles*, 17(1), 227–228.
<https://doi.org/10.26522/vp.v17i1.2493>

© Pauline Brise, 2020



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Taylor, Drew Hayden. *Le baiser de Nanabush*. Tr. Eva Lavergne. Sudbury : Prise de parole, 2019. 515 p.

Nanabush est le « trickster » anichinabé, figure métamorphique capable de toutes les filouteries, mais aussi seigneur de la création et, de la sorte, contre-figure du christ colonisateur introduit par les Européens et leurs soutanes noires à leur arrivée en Amérique du Nord. Dans le roman de Drew Hayden Taylor, il est à la fois l'Anichinabé des légendes et le séducteur blanc qui invite Maggie, la « cheffe » de la réserve de Lac-aux-loutres, à quitter la terre ancestrale pour des aventures lointaines. L'étranger, qui pourtant parle la langue autochtone comme le faisaient les générations précédentes, est arrivé, perché sur une moto Indian Chief de 1953, dernière année de production de la célèbre machine, laquelle ne manque pas d'impressionner Maggie, ses amies, son fils Virgile et sa nièce Dakota. En fait, tout le monde est piqué de curiosité, de même qu'il n'échappe à personne que l'homme blond aux yeux changeants s'installe chez Sammy, vieil homme rescapé d'une école résidentielle des décennies plus tôt au prix d'un alcoolisme aggravé.

L'histoire serait déjà des plus prenantes si elle se résumait à cette rencontre inouïe. Mais, il y a plus encore. Virgile observe secrètement que le mystérieux jeune homme embrasse amoureusement sa grand-mère, très âgée, quelques heures avant sa mort. Maggie se pose aussi des questions, car l'inconnu semble savoir beaucoup plus que ce qu'en toute logique, il devrait. Et puis, il y a son comportement, à son comble le jour où il décide d'aider Maggie à garder incultes de nouvelles terres difficilement acquises. Bien entendu, on ne saurait en dire plus dans ces lignes ; l'épisode mérité d'être lu et savouré. Là est, sans doute, le maître mot de ce long roman : en effet, et en dépit des lourdes conséquences de la colonisation (les écoles résidentielles, la perte de la langue première, le statut des réserves, parmi de nombreuses autres), *Le baiser de Nanabush* divertit et fait rire. En fait, ce roman est tout un théâtre (son auteur est, d'ailleurs, dramaturge), à savoir une tragicomédie nouée de rebondissements, inspirée de l'oralité traditionnelle et structurée en série de farces rocambolesques sur fond de dépossession et d'injustice opérées par la société dominante.

Le roman renvoie également à d'autres œuvres littéraires de l'Amérique du Nord, par exemple *The Rez Sisters* (1986) de Tomson Highway et *Green Grass, Running Water* (1993) de Thomas King, par leur lien à la fascinante figure du « trickster » qui s'amuse sans fin dans un milieu magique qui se fie du temps, pour mieux révéler la fierté et la culture d'un groupe minorisé tout autant que sa marginalisation. On peut imaginer une lecture infiniment triste du roman de

Taylor, mais on se réglera aussi des tours pendables de Nanabush et de la réaction qu'ils suscitent chez les habitants de Lac-aux-loutres. Le critique Robert J. Wiersema appelle le roman « une magistrale mythologicomédie » que le narrateur commence de la sorte : « Dans une réserve située plus près de chez vous que vous ne le pensez, mais un peu trop loin pour que vous y alliez à pied, vivait un jeune garçon ojibwé [...] Comme tous les contes dignes de ce nom, cette histoire se déroule il y a fort longtemps, mais pas si longtemps qu'on l'aurait oubliée ». Ce qui suit est la description ludique des poissons d'un lac troublé par la présence d'un adolescent et de son amie qui, à la veille d'être envoyée dans une école résidentielle, se prend d'admiration pour un motocycliste, le même qui, sans avoir vieilli d'une ride, rendra visite à sa fille bien des années plus tard. Le roman s'achève sur ces mots : « Les longues histoires sont toujours les meilleures parce qu'on peut s'en envelopper comme d'une bonne couverture chaude ».

Le baiser de Nanabush est une traduction récente effectuée par Eva Lavergne de *Motorcycles and Sweetgrass*, originellement publié en 2010.

Pauline Brise